

[comédie
dramatique]

Italie, 1978. La « Centottanta » (Loi 180) est votée. Les asiles de fous deviennent hôpitaux psychiatriques. Le pays abandonne un système médiéval qui voyait ces établissements dirigés par des prêtres et des religieuses, le plus souvent dépourvus de formation psychiatrique ou médicale. Les droits civiques sont enfin reconnus aux « patients ». C'est d'ailleurs là l'un des principaux enjeux. L'encadrement médical mis en place doit viser la responsabilisation et la restructuration des malades. Dans ce contexte, « Passion selon Jean » nous fait vivre la journée de Moi-Lui, un patient schizophrène se prenant pour le Christ, et de son infirmier, Jean. Au cœur du texte d'Antonio Tarantino, admirablement traduit par Jean-Paul Manganaro, il y a la production ininterrompue de parole qu'est celle de certains malades atteints de schizophrénie. Tarantino joue de la discontinuité de cette parole pour mettre en marche son écriture qui atteint une certaine forme de poésie. Ici, le texte fractionné multiplie les répétitions de syllabes et de mots créant chez le spectateur un sentiment de perdition et de non-sens très troublant. C'est paradoxalement de là que naît une puissance humoristique aussi féroce que salvatrice. Pour porter cette parole, il fallait de grands comédiens. Olivier Cruveiller et Paul Minthe sont indiscutablement de ceux-là. Ils forment un épatant duo, aussi clownesque que tragique. Engagés et inspirés, ils sont remarquables. La direction d'acteurs de Jean-Yves Ruf est à l'image de sa mise en scène : sans faille. On ne peut que vous engager à vous rendre à Malakoff pour découvrir ce spectacle intelligent poussant à la réflexion. ■ **Dimitri Denorme**

Théâtre 71 à Malakoff (92) - Renseignements page 69.

PASSION SELON JEAN

© Mario del Curto

Paul Minthe et Olivier Cruveiller